

« chroniques »

par Martine Lyne Clop

29 JUILLET 2026 N° DE LA PROPOSITION | #03



1 | DU MONDE

*Écoute,
en Nous l'insignifiant
Prendre le pas sur l'essentiel.*

2 | LE RÉEL, LE RÉEL, ENCORE LE RÉEL

Viens on s'aime putain / les routes maritimes sont vulnérables / Viens manger ça refroidit / il est interdit d'interdire / Viens à la plage, elle est nettoyée / tu es d'accord avec le système / Viens immerge-toi en lui / en 2055 il fera 50 degrés à l'ombre / Viens avant la crise alimentaire mondiale / manipulation et contrôle des masses / Viens nous nous battons / Tu prends ton déjeuner en terrasse, il fait si beau / Viens dans la rue écoute / les jeunes ici votent Vox ou Parti populaire / Combien de pompiers tués dans l'exercice de leur fonction ? / La terre explose / Viens construire des villes sous terre, c'est respirable / Presse en deuil / La liberté d'expression s'éteint s'éteint s'éteint / Viens allons chercher l'espoir

3 | ÉCRIRE AVEC CLARICE LISPECTOR

L'interstice est cette fissure dans le mur de ma chambre où un œil tourne sur lui-même sans jamais s'arrêter, c'est par là qu'entre le dimanche. J'aime ce jour-là. Je l'attends toute la semaine avec impatience, je le désire, j'aimerais que chaque jour soit dimanche. Jour du bain, quand il fait froid on allume un grand bol d'alcool, ça réchauffe un peu. Jour des vêtements les beaux — ceux réservés au dimanche — propres, repassés, des chaussures vernies. Jour où l'on part en file indienne vers la messe. Jour où l'on s'arrête à la pâtisserie. Jour du Paris-Brest ou baba au rhum, aujourd'hui on rajoute une mousse au chocolat, des œufs, des poules, des cloches. C'est Pâques. Les cousins s'invitent comme chaque année, récurrence de l'entre-soi. Bouquet de fleurs. Un jour parfait, disent-ils. Un jour parfait, répète la maison. Un jour joyeux. Simplicité d'un bonheur dominical. Ça rit, ça plaisante, ça boit, ça mange, ça exulte, ça chante, ça se chahute, ça parle politique, ça se cherche, ça dit de lourdes plaisanteries, ça boit du café allongé à l'alcool de poire, ça fume, ça part faire la sieste, ça regarde la télévision, ça joue aux cartes, ça fait la vaisselle, ça l'essuie, ça se confie, ça s'énervé pour un rien. Le corps de la famille respire comme un seul corps, l'enfant est si heureuse. Tous restent. Aucun cousin ne vient pourquoi, demande l'enfant ? Pas de réponse. L'enfant a onze ans. Elle part se promener en montagne avec quatre adultes. Nous sommes en 1965. Un portail grillagé. Son regard s'accroche aux barbelés ; elle voit le vide, une baraque en ruine. Ils perçoivent les interrogations de l'enfant, ils inventent vite une explication boiteuse, c'est un décor de cinéma, pour un film, *Le Bal des maudits*, avec Marlon Brando, tourné en 1957. Ils sourient. Je les crois, l'enfant fait semblant. On redescend. Elle cueille quelques jonquilles, le regrette aussitôt. Une marche de vingt minutes entre les conifères pour arriver à une auberge. Elle la trouve belle.

Depuis le portail l'enfant n'a rien remarqué. Rien. Juste à côté de l'auberge, un bâtiment, peut-être dans son prolongement. Ils parlent de la salle de bal. Rödelssaal, disent-ils, suivie d'autres salles en enfilade, dont une, toute blanche, neuf mètres carrés. À l'intérieur, tout est blanc, blanc de carrelage, un trou d'évacuation perce le sol, blanc d'hôpital, un blanc qui monte le long des murs jusqu'au plafond bas où il y a un pommeau. L'enfant frissonne, l'effroi la submerge, elle angoisse, suffoque, elle comprend que ce lieu avale les voix, ce blanc n'est pas blanc. Son cri terrifié déchire le silence de ce dimanche pétrifié. Là, les ombres dans les angles morts tourment, l'agressent, des bruits torturés la heurtent, elle entend des regards que vous croyez muets, voix sans corps, corps qui n'est déjà plus tout à fait le sien, l'enfant se fracture, des morceaux d'elle éclatent jusqu'au bout de son âme. Aucun ne les voit. Aucun n'entend. Ils s'acharnent à ne pas comprendre. Ce dimanche continue son dimanche autour d'elle comme si de rien. Comme si rien. On remonte dans la voiture. Quelqu'un dit qu'il fait beau, pour la saison. Quelqu'un d'autre dit oui, qu'il fait beau, les conversations s'éteignent, on allume la radio. Si tu vas à Rio... La voix de Dario Moreno s'élève chaude, ronde, une voix qui ne sait rien, une voix qui n'a jamais vu, une voix qui chante Rio comme si Rio était le centre du monde. Cette voix, là, lui paraît obscène. Elle n'a plus la force de distinguer ce qui est de ce qui n'est pas. Elle a perdu le sens des distances, le proche et le lointain. Adulte cette question la hantera. L'enfant au teint éburnéen, regarde défiler la route. Elle serre les jonquilles entre ses mains nouées, les tiges ont chauffé, elles sentent un peu la sueur âcre, un peu la sève, une odeur forte que sa peau exhale. Une odeur de peur muette. Les adultes parlent de la route, du repas de ce soir, de la cousine qui n'est pas venue. Elle est assise sur la banquette arrière au milieu d'eux, elle est seule, perdue dans son exil intérieur, sa sensibilité suspendue entre douleur et sidération. Une violente colère la submerge.

La nuit tombe avec lenteur, la voiture ralentit, tourne, s'arrête. On est arrivés, les portières claquent, une à une. On retrouve le brouhaha des voix familières. Une fois seule L'Enfant pose sa tête dans le four de la cuisinière à gaz. L'ouvre.

Un visage n'est jamais neutre, l'œil dans l'interstice de cette fissure découd, recoud sans bruit le début et la fin. À ce point précis, un mouvement, un glissement instantané permet l'apparition de son visage, sensation d'équilibre. Son front porte une cicatrice rose de trois centimètres, à droite, au-dessus de l'arcade sourcilière ; en son for intérieur, un bateau ailes déployées navigue en direction de l'Ailleurs.

Un visage n'est jamais neutre, peau mate ambrée, il dit les fatigues anciennes tatouées dans les sillons de ses paupières affaissées, marques de combats sans vainqueur, de nuits sans sommeil, de mémoire sans oubli ; en son for intérieur un ciel azuréen l'enveloppe avec une infinie tendresse. Ses yeux étirés vers les tempes ne dévoilent pas leur couleur, habitués à voir sans être vus ; ils subissent le mouvement de l'air pour imposer leur trajectoire, sans dévier.

Un visage levantin n'est jamais neutre, finesse des traits et pommettes hautes, un trait de bouche au sourire retenu révèle un nez aquilin ; fantasme d'un Orient imaginaire, invention de l'Occident dont des écrivains comme Flaubert, Nerval, Kipling, ou même des peintres comme Delacroix ont contribué à figer dans une série de clichés appartenant à d'autres siècles ; femmes silencieuses et voilées, harems, despotisme, sensualité, violence, stagnation historique, analphabétisme ; en son for intérieur dans son pays de l'Ailleurs il pleut des lettres en forme de livres. Passage des temps, l'Occident aveugle paie désormais le prix de son aveuglement chaotique.

Un visage n'est jamais neutre.

CHAQUE JOUR EST UN JOUR MAGNIFIQUE

« Qu'est-ce qu'on transporte sous nos semelles ? »

Une lourde et vieille barque, relativement basse et
très bombée

Un début de nouvelle ridicule

Une mise en scène d'un trop grand nombre de
malades mentaux

Une punition de soldat. Rester debout attaché à un
arbre

Un désespoir vide, impossible de se redresser

Une incapacité de penser, d'observer, de constater, de
me souvenir

Une pile de photographies en noir et blanc

Un rien ni au bureau ni à la maison

Une suite de rêves si forts

Un vrai désespoir, celui qui n'arrive à rien et
détourne de tout

Une initiative, la possibilité d'un point de départ

Un mystère qui intronise R. Char

Une brève série de notes redoublées, comme une
arabesque calligraphiée

Une invitation

Une question en suspens

Un art de penser sans risques

Une projection dans l'intimité de l'œuvre

Une passion sans but déraisonnable et vaine

Une élévation à l'affirmation unique foudroyante d'un
commencement,

Phrases extraites du Journal de Kafka, de L'espace littéraire de M.
Blanchot, de L'Herbe de C. Simon, des Chroniques de C.
Lispector, la phrase *Un mystère qui intronise* est de R. Char.